convenance demande de ne point aller en faire étalage dans une maison hostile. Or qu'est-il arrivé ; moins d'une heure après toute la ville de Rome était en mouvement, la canaille prenait d'assaut les voitures des pèlerins, les insultait, les battait, les maltraitait et cette chasse aux catholiques français dura trois jours. Le *Messagero* s'en était fait le chroniqueur et sa collection sous ce rapport est bien intéressante à lire.

— Ici nous trouvons trois juifs, appartenant à la classe cultivée de Vienne, qui au jour le plus solennel de l'année, dans le palais du Vatican, à la messe célébrée par le chef suprême de la chrétienté, s'approchent de la table sainte et cherchent à profaner le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comment les catholiques supporteront-ils un pareil outrage à leur foi, à leur Dieu ? Tout se passe en douceur, on admet toutes les excuses des juifs, on les sollicite presque et l'*Osservatore romano*, se décidant après trois jours de silence à parler de ce sacrilège, fait état de la déclaration du professeur Fellbogen qui se dit n'être pas éloigné d'embrasser la religion catholique. Un journaliste, le lendemain du fait, veut télégraphier à un journal de Paris, le commis au télégraphe refuse de transmettre la dépêche, disant qu'elle est politique (*sic*) ; pressé cependant par les instances, il se décide à l'expédier au ministère de l'intérieur, qui lui donnera le visa, ou le refusera. Mais en attendant, grâce à cette lâche complicité, les agences qui sont entre les mains des juifs s'empressaient de répandre des versions du fait *ad usum judaeorum*, atténuant les angles, adoucissant l'horreur que ce forfait devait imprimer chez les chrétiens, s'appuyant sur la bonne foi des juifs qui avaient été victimes d'une méprise. Encore un peu, et le Vatican aurait été lui-même responsable de ce qui s'était passé, en forçant en quelque manière les trois juifs à agir ainsi pour ne pas se trouver